



Title	Proust et l'écriture toponymique d'Anna de Noailles Deux villes bretonnes de la «poésie des noms» : Pont-Aven et Quimperlé
Author(s)	Kawamoto, Shinya
Citation	Gallia. 2012, 51, p. 41-50
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/24297
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

**Proust et l'écriture toponymique d'Anna de Noailles
— Deux villes bretonnes de la « poésie des noms » :
Pont-Aven et Quimperlé —**

Shinya KAWAMOTO

La lettre datée du lundi 23 mars 1908, destinée à la princesse Marthe Bibesco, soulève deux questions à propos de la rêverie sur les noms de pays dans *À la recherche du temps perdu*. L'une concerne la véracité de la rédaction d'un texte « sur la Bretagne » qui serait un avant-texte de « Noms de pays : le nom » ; en effet, selon Proust, ce texte cite « Pont-Aven » et « Quimperlé », deux noms bretons récurrents pendant la genèse de l'épisode¹⁾. La date de la lettre nous pousse ainsi à réexaminer la datation des brouillons. On sait que le premier jet de la rêverie onomastique a été effectué de 1909 à 1910 dans les Cahiers 32 et 29 (N.a.fr. 16672, ff^{os} 14 r^o-15 r^o et N.a.fr. 16669, ff^{os} 29 r^o-30 r^o). L'écrivain avait-il conçu cet épisode du désaccord entre rêve et réalité déjà au printemps 1908 ? Cette date évoque aussi le projet du *Contre Sainte-Beuve*, amorcé vraisemblablement au début de 1908²⁾.

L'autre question est celle de l'influence de la comtesse Mathieu de Noailles sur l'inspiration de la rêverie toponymique. Proust déclare qu'il a finalement mis ce texte au rebut, à cause de la ressemblance avec l'écriture de la comtesse qui énumère des noms de villes « au vocatif » (cf. *Corr.*, III, p. 70). Il affirme qu'il ne s'agit pas d'imitation consciente. Mais le grand pasticheur n'a-t-il pas subi une influence stylistique ? D'après lui, il avait rédigé son texte avant de lire Mme de Noailles. Or ses deux ouvrages évoqués dans la lettre parurent en 1902 et 1905. Cela signifierait que l'origine de la rêverie sur les noms de pays remonterait

1) *Correspondance de Marcel Proust*, tome IX, p. 242, éd. Philip Kolb, Plon, 1970-1993, 21 vol. [indiquée par *Corr.*] ; *Lettres*, éd. revue et présentée par Françoise Leriche, Plon, 2004, p. 441. Il s'agit de la troisième partie de *Du côté de chez Swann*. Cf. *À la recherche du temps perdu*, éd. dirigée par Jean-Yves Tadié, Gallimard, « Pléiade », 1987, tome I, pp. 376 sqq. [en abrégé *RTP*]. Dans notre étude précédente numérotée « (I) », nous avons étudié l'importance des deux localités dans l'épisode, et la possibilité d'une visite de Proust lors de son voyage en Bretagne de 1895 : « Deux villes bretonnes de la "poésie des noms" : Pont-Aven et Quimperlé (I) — autour de la dualité de la Bretagne chez Proust », *Études françaises*, n° 15, bulletin de l'Université Aoyama Gakuin, 2006, pp. 97-111.

2) Dans la lettre écrite peu avant le 8 janvier 1908 (*Corr.*, VIII, p. 25), qui demande au destinataire quelques « gravures anglaises », Ph. Kolb voit un indice de la rédaction d'un fragment du *Contre Sainte-Beuve* (éd. Bernard de Fallois, Gallimard, 1954, pp. 291-297) [en abrégé *CSB*] ; il signale un lien avec un chapitre des « Pages écrites » notées dans le Carnet 1 (N.a.fr. 16637). Cf. Ph. Kolb, *Le Carnet de 1908*, Gallimard, 1976, p. 56 ; « Le "mystère" des gravures anglaises recherchées par Proust », *Mercure de France*, n° 327, août 1956, pp. 750-755.

à l'époque de *Jean Santeuil*. Ce roman abandonné contient en effet des récits concernant le Finistère sud, pays de « Pont-Aven » et « Quimperlé ».

Nous tenterons ci-dessous de vérifier la véracité des dires de l'écrivain. Nous examinerons d'abord sa lettre de 1908, puis l'écriture toponymique d'Anna de Noailles qui est la cause de la suppression du texte. Enfin, afin d'identifier ce texte, nous suivrons l'évolution du thème des Noms dans les écrits de Proust.

I. Lettre datée du 23 mars 1908 : « Quimperlé ! ... Pont-Aven ! »

Commençons par analyser la lettre datée du « 23 mars [1908]³⁾ ». Évoquant le pastiche auquel il s'est consacré, depuis la publication du 22 février, au sujet de l'Affaire Lemoine, Proust parle d'une analogie inconsciente des écritures. L'écrivain, qui vient de publier le 21 mars le dernier pastiche sur Renan, exprime son état d'esprit, avide de créer, et non plus de pasticher : ⁴⁾ « Or je suis l'ennemi de tout pastiche, excepté quand il est voulu, et encore ! Enfin, et surtout, et je l'avais même écrit à Madame de Noailles, elle a, à mon avis, pour au moins une durée de cinquante ans, supprimé pour tout autre, la possibilité de s'adresser, en discours direct, à des villes, etc... Tout ce qu'on fera dans ce genre, sous cette forme, si sincère, vécu, antérieur à elle que cela soit, et à moins qu'en descendant longuement et profondément en soi-même au cœur de son cœur, ou plutôt au cerveau de son cœur, on ne trouve une expression différente et entièrement individuelle, tout aura l'air imité d'elle, son rayonnement boira toutes nos clartés. Je dis "nos" bien prétentieusement, parce que moi-même, j'ai dû brûler presque un volume sur la Bretagne, écrit avant d'avoir jamais rien lu d'elle et où les / Quimperlé ! ... / Pont-Aven ! / [*les obliques signifient la mise à la ligne*] semblaient venir de l'Ombre des Jours ou de La Domination. Mon sacrifice était nécessaire mais il a été sanglant. Il ne sera peut-être pas définitif, les sacrifices littéraires le sont rarement » (*Lettres*, p. 441 ; *Corr.*, IX, p. 242).

Proust reconnaît une sincérité incomparable dans l'écriture de Mme de Noailles qui « s'adress[e], en discours direct, à des villes, etc... ». Il croit que tous les styles de ce même genre auront l'air d'imitations. Il avoue ainsi « [avoir] dû brûler presque un volume sur la Bretagne ». Or, selon lui, ces manuscrits détruits présentaient des apostrophes à deux villes bretonnes qui prendraient place plus tard dans « Noms de pays : le nom ». Cependant, l'ébauche de la réverie sur les noms de pays n'est pas antérieure au printemps 1908, mais date de 1909-1910. Cela exige de réexaminer la datation des brouillons.

Ici, Proust mentionne deux ouvrages d'Anna de Noailles : « l'Ombre des

3) Proust inscrit sans millésime « Lundi, 23 mars ». Nous nous référons à la date vérifiée par F. Leriche. Cf. *Lettres, op. cit.*, p. 441, n. 1 ; *Corr.*, IX, p. 243, n. 1.

4) Dans cette période, une série de pastiches sur sept écrivains ont figuré dans *Le Figaro* ; cf. CSB, éd. Pierre Clarac, Gallimard, « Pléiade », 1971, pp. 7 sqq. et 694 sqq. Le 2 février 1908, il écrit à Mme Straus qu'il « vould[rait] [se] mettre à un travail assez long » (*Corr.*, VIII, p. 39).

Jours ou [...] La Domination». Il signale que ceux-ci, entre autres, contiennent des phrases similaires sur les noms de villes. *L'Ombre des Jours* est un recueil de vers paru en juin 1902 ; dans la lettre du 28 juin, la remerciant de son offre, l'écrivain estime que son nouveau recueil de poèmes «dépasse» et «domine» *Le Cœur innombrable*, premier recueil publié en mai 1901, qu'il admirait au plus haut point⁵⁾. Quant à *La Domination*, c'est un roman sorti en juin 1905 ; la nuit du 3 au 4 juin, Proust annonce à la comtesse la réception de «[son] livre», et dans deux lettres suivantes, du 4 au 5 et du 6, 7 ou 8 juin, il loue son «style inouï, sublime, à trois mille mètres d'altitude audessus de Goncourt⁶⁾». Or, si l'on prend littéralement les mots de Proust : «écrit avant d'avoir jamais rien lu d'elle», le texte détruit aurait été écrit au plus tard avant les dates de parution, ou plus exactement de réception des deux ouvrages ; ce serait alors avant le mois de mai 1901, où *Le Cœur innombrable* sort et où il le reçoit⁷⁾. À part ces ouvrages, neuf textes intitulés *Poèmes*, dont certains seront repris dans le recueil de 1901, étaient parus dans la *Revue de Paris* du 1^{er} février 1899⁸⁾. Malgré tout, les dates, 1899 ou 1901, ou même les autres concernant les deux ouvrages cités, nous incitent à supposer que le texte en question appartient aux manuscrits de *Jean Santeuil* ; Proust y travaillait de septembre ou octobre 1895 jusque vers mi-novembre 1899 (sauf pour d'autres thèmes en 1901 et 1902)⁹⁾. On est d'autant plus tenté d'y intégrer le texte sur les deux localités du Finistère sud qu'il en a commencé la rédaction à Beg-Meil, ville située dans la région même qu'il décrit¹⁰⁾.

Or, malgré le contexte breton, les manuscrits de *Jean Santeuil* ne citent pas «Quimperlé» et «Pont-Aven», quoique ces villes se situent dans le voisinage de

5) *Corr.*, III, pp. 67-68. V. aussi *Corr.*, II, pp. 428-430 et n. 3.

6) *Corr.*, V, pp. 194-199, 201-204 et 210-212. Dans la dernière lettre, il parle surtout du style de Mme de Noailles dans ce roman. Il écrit : «[le] style Goncourt se rapporte au style de ma lettre et non, bien entendu au style sublime de *La Domination* ! [...]» (p. 211). Ce point d'exclamation nous semble pasticher le style du roman. Dans cet ouvrage, comme on le verra, plusieurs appels à des villes sont utilisés, parfois avec point d'exclamation. Or, comme «Quimperlé ! ...», la réverie onomastique aussi montrait, dans les brouillons, des noms suivis de ce signe de ponctuation : e.g. Cahier 32 f° 9 r° ; Cahier 29 f° 27 r°. Ajoutons qu'un pastiche sur Mme de Noailles rédigé en manière de plaisanterie dans une lettre contient des toponymes. V. *Lettres à Reynaldo Hahn*, éditées par Ph. Kolb, Gallimard, 1954, pp. 165-166 ; *Poèmes*, «Cahiers Marcel Proust», n° 10, Gallimard, 1982, pp. 65 et 175-176.

7) La date du dépôt légal est le 8 mai (d'après la *Bibliographie de la France*, le 25 mai). V. *Corr.*, II, p. 430, n. 3. Dans la lettre du 27 mai, Proust raconte que Reynaldo Hahn l'a emporté à Bruxelles le 21 (*ibid.*, p. 428 et n. 2). Mais, en fait, deux vers tirés du recueil avaient été reçus auparavant vers le 1^{er} mai. V. *ibid.*, pp. 422-425 et n. 2.

8) Il en cite une strophe dans la lettre du 24 ou 25 août. V. *Corr.*, II, p. 302 et n. 4.

9) V. J.-Y. Tadié, *Proust*, Gallimard, 1996, pp. 338 et 345. Il a rédigé tous les fragments sur la Bretagne, sauf la préface, pendant son séjour à Beg-Meil (*ibid.*, p. 340).

10) Takaharu Ishiki suppose, à la suite de Kolb, que le texte brûlé «sur la Bretagne» appartenait aux manuscrits de *Jean*. Cf. Ph. Kolb, «Historique du premier roman de Proust», *Saggi e ricerche di letteratura francese*, vol. 4, Pise, Università degli studi, Istituto di lingua e letteratura francese, 1963, pp. 222-223 ; T. Ishiki, *Voyage en Hollande de Marcel Proust*, Tokyo, Seikyusha, 1988, pp. 24-30, en japonais.

Beg-Meil. Et d'ailleurs, Proust n'a probablement pas visité ces deux localités en 1895. Ses lettres rapportant aux amis son voyage en Bretagne ne les évoquent jamais ; il ne parle que de lieux comme la pointe du Raz ou Penmarch. Il semble qu'à l'époque de *Jean*, il s'intéressait moins aux deux localités qu'il ne le fera plus tard, pour la visite comme pour la création¹¹⁾. C'est bien plus tard, à partir de 1908, dans les manuscrits du *Contre Sainte-Beuve*, puis dans ceux de la *Recherche*, que ces noms bretons tiennent un rôle majeur dans la formation du sujet des Noms. Certes, on ne peut savoir comment ces villes étaient traitées dans les 75 feuillets disparus que Bernard de Fallois a partiellement publiés, sous le titre de *Contre Sainte-Beuve*, avec d'autres fragments. Mais l'éditeur témoigne qu'il y avait «six épisodes, qui ser[aient] tous repris dans *La Recherche*», y compris la «poésie des noms» (CSB, éd. Fallois, p. 14). Et dix cahiers groupés en «Cahiers Sainte-Beuve», rédigés entre la fin 1908 et août 1909 après cette tentative sur les feuillets, présentent les deux noms bretons. On trouve «Quimperlé» dans les Cahiers 4 et 36 (N.a.fr. 16644, f° 36 r° et N.a.fr. 16676, f° 5 v°), et en tant que nom de personnage — qui deviendra Stermaria — par exemple dans le Cahier 5 (N.a.fr. 16645, f° 57 r°) ; «Pont-Aven» figure dans ce même cahier (f° 65 r°), et aussi dans une note de régie du Carnet 1 utilisé depuis 1908 : «Noms Pontaven etc. / Voyage à ces villes. Mais / elles ne sont pas leur nom» (f° 44 v°). Comme ce carnet révèle l'établissement du contraste rêve et réalité dans l'épisode, certains «Cahiers Sainte-Beuve» intègrent les deux villes dans le récit sur les Noms de lieux ou de personnes : l'effet onomastique qui «fait sentir que [lieux et personnes] sont individuels et valent d'être aimés¹²⁾». Ce qui fait supposer que les deux noms bretons sont bien liés à ce sujet de l'illusion et de la déception. Et, d'après les écrits et les lettres de Proust¹³⁾, le texte en question peut se rapporter au projet du *Sainte-Beuve* plutôt

11) Une lettre de 1904 cite «Quimperlé» avec «Honfleur, Vollandam», mais juste en tant que beau lieu pour traiter du «privilege exclusif de la beauté» de «Rome». Et une lettre de 1907, en comparant une dame au paysage breton, manifeste un désir d'aller de «Pontaven» jusqu'à «H[u]elgoat» (*Corr.*, IV, p. 235 et VII, p. 239). Nous avons déjà étudié la possibilité de visite de ces deux villes en 1895, et la transfiguration de l'intérêt pour la Bretagne, de la mer («Armor») au pays intérieur ou forestier («Arcoat»). V. notre étude, *art. cit.* Sur les lieux visités en Bretagne, les lettres de 1895 à 1904 répètent toujours les mêmes noms : «Belle-Île», «Beg-Meil», «Concarneau», la «baie du Morbihan», la «Pointe du Raz», la «Baie des Trépassés», l'«île de Sein», «Douarnenez», l'«île Tristan», «Penn'march» (*Corr.*, I, pp. 426-427 ; II, pp. 492-493 ; III, p. 408 ; IV, pp. 226-227). Mais dans les lettres d'après 1903, et surtout en 1906 et 1907 avec Émile Mâle, Proust évoque, comme lieux rêvés ou désirés, plusieurs autres noms bretons (*Corr.*, III, p. 409 ; IV, p. 269 ; VII, p. 224 ; XVII, p. 543 ; VI, pp. 191-192 ; VII, pp. 249-250). Ajoutons que Reynaldo Hahn ne nomme pas non plus ces deux villes dans ses lettres sur leur voyage en Bretagne. V. «Douze lettres de Reynaldo Hahn», présentées par Philippe Blay, *Bulletin Marcel Proust*, n° 43, 1993, pp. 37-57.

12) Cahier 4, f° 36 r°. Avec «Quimperlé», on y trouve : «Mais ce n'est qu'un rêve sans réalité.» La note de régie est inscrite, selon Kolb, entre deux autres notes (ff° 39 v° et 45 v°) qui dateraient d'août 1909 et de janvier 1910. Cf. *Carnet*, éd. citée, pp. 107 et 41.

13) Dans les lettres, les deux villes apparaissent, on l'a vu, en août 1904 et août 1907. Mais, en 1906 et 1907, la correspondance avec Mâle ne les nomme pas. Quoique désirant toujours retourner

qu'à celui de *Jean*. Il nous reste à observer, depuis ce premier projet du roman, l'évolution thématique de la « poésie des noms ». Mais avant cela, considérons l'écriture de Mme de Noailles, « s'adress[ant], en discours direct, à des villes », qui a pu influencer la rêverie sur les noms de pays.

II. Écriture toponymique de Madame de Noailles

Le 15 juin 1907, Proust publie, dans *Le Figaro*, le compte rendu sur *Les Éblouissements* (parus en avril 1907), recueil de poèmes d'Anna de Noailles. Il signale que son écriture agence bien les noms de lieux (« [...] de charmants noms français, revivant et vibrant dans la belle lumière où le poète les expose, à la place d'honneur du vers, à la rime [...] »)¹⁴. Mais, tout en mettant en relief ses traits toponymiques, Proust ne fait pas mention de ses vocatifs pour les villes. C'est plus tard, dans la lettre de 1908, et donnant en exemple *L'Ombre des jours* et *La Domination*, qu'il en parle. De fait, dans ces deux ouvrages, les appels aux villes sont caractéristiques. Et l'on y constate également un même motif de la création que dans la rêverie sur les noms de pays de Proust.

Citons d'abord un poème de *L'Ombre des jours*. Il s'intitule « Les Voyages » et exprime l'aspiration au voyage et le rêve de paysages inconnus¹⁵. Le poème commence par présenter des éléments typiques du voyage (train, champs, villes, lever du soleil, gare, etc.) qui sont aussi familiers dans le récit des rêveries de la *Recherche*¹⁶. Puis, comme dans le passage de « Noms de pays : le nom », plusieurs noms de pays (peu de villes) apparaissent avec des images paysagères et culturelles, mais moins phonétiques sans doute. Voici les trois premières strophes : « — Voir le bel univers, goûter l'Espagne ocreuse, / Son tintement, sa rage et sa dévotion, / Byzance, consolée, inerte et bienheureuse. // [*fin de la strophe*] Voir la Grèce, debout au bleu de l'air salin, / Le Japon en vernis, et la Perse en faïence, / L'Égypte au front bandé d'orgueil et de science, / Tunis ronde et flambant d'un blanc de kaolin. // Voir la Chine buvant aux belles

en Bretagne, il parle peu du Finistère sud qui est trop loin.

- 14) Voici la citation qui montre le plus de toponymes : « La douceur d'un beau soir qui descend sur Beauvais. / Je me penche à votre fenêtre ; / Le soir descend sur Chambéry ; [...] » (« Les Éblouissements par la comtesse de Noailles », *CSB*, éd. Clarac, p. 541).
- 15) « Les Voyages », in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, 1902, pp. 41-45. Tant par l'écriture que par le thème, ce poème est le plus proche, nous semble-t-il, de « Noms de pays : le nom » de Proust. Cependant, dans l'étude de Jo Yoshida sur l'influence de Mme de Noailles, celui-ci n'est pas mentionné. Cf. « Proust lecteur d'Anna de Noailles », Kyoto, Rinsen, *Équinoxe*, n° 2, 1988, pp. 181-196.
- 16) « Un train siffle et s'en va, bousculant l'air, les routes, / L'espace, la nuit bleue et l'odeur des chemins, / Alors ivre, hagard, il tombera demain / Au cœur d'un beau pays, en sifflant sous les voûtes ... // [*fin de la strophe*] Tant de rêves, brûlant aux chaleurs des charbons / Tandis que le train va, par saccades pressées, / Éparpillant les champs, les villes dépassées, / Cinglant le vent sans force et déchirant les ponts ! // [...] Ah ! la claire arrivée, au lever du matin ! / Les gares, leur odeur de soleil et d'orange, / Tout ce qui sur les quais s'emmêle et se déränge. / Ce merveilleux effort d'instable et de lointain » (pp. 41-42).

porcelaines, / L'Inde jaune accroupie et fumant ses poisons, / La Suède d'argent avec ses deux saisons, / Le Maroc en arceau, sa mosquée et ses laines » (pp. 42-43).

À ces noms succèdent ceux d'autres pays toujours suivis d'images : la «Hollande», la «sombre Allemagne», l'«Italie» et enfin «ô mes villes de France !». Cet appel aux villes anonymes de France se poursuit avec des images typiques : «Villes pleines d'amour où l'église et l'école / Cerclent d'un haut regard le pavé large et dur, / Où les roses d'été, passant dessus le mur, / Font sentir aux chemins la saison bénévole ; // Ô ville du raisin, de l'olive ou du blé, / Ville du forgeron d'où jaillit l'étincelle, / Ville de nonchalance où pendent aux ficelles / Les fruits secs, de piqure et de soleil criblés, // Ville de la cerise ou ville de la pomme, / Ville des laboureurs ou bien des tisserands / Ville où le coq, la cloche et l'antique cadran / Marquant le temps des jeux, du travail et du somme ; [...]» (p. 44). Enfin, le poème se termine sur un point culminant : le départ du train attisant la passion pour le voyage¹⁷⁾.

Quant à *La Domination*, ce roman est construit également sur le thème du voyage¹⁸⁾. On trouve ainsi des appels aux villes, nommées cette fois-ci. Antoine Arnault, héros du roman, voyage de Paris en Hollande et en Italie. En route vers les Pays-Bas, il visite une ville de Champagne-Ardenne, à laquelle il s'adresse longuement. Voici un passage : « “La voilà, pensait-il, la ville offensée, celle dont le nom n'est point joyeux, et déjà, dans mon enfance légère, me frappait par sa sonorité mate et brisée. C'est vous Sedan ! Ah ! que j'étais allègre et libre, et voici que, dans vos rues, je porte sur mes épaules, comme un poids étouffant, la victoire étrangère” » (p. 60). Ici, il s'agit de la «sonorité mate et brisée» du «nom». Mais cette impression dépend sans doute plus des connaissances historiques sur la ville que des seuls phonèmes du nom.

Il y a aussi un passage qui présente la poésie d'une série de villes de la même manière que dans «Noms de pays : le nom». Le héros, visitant ici réellement chaque ville, enchaîne les images. Agencés systématiquement, les noms s'accompagnent d'un tableau compact constitué d'impressions géographiques et culturelles de chaque ville : «Et Antoine, content de la dureté de son cœur, parcourait les belles villes : Dordrecht, pathétique comme une romance sous le feuillage ; Harlem, qui tient prisonniers dans son petit musée plus assoupi qu'un dimanche de province, — toujours brillants, toujours royaux, les beaux chevaliers de Franz Hals ; Rotterdam, joyeuse et goudronnée, si aimable avec sa paisible ardeur marchande, sa statue d'Érasme en courtois professeur sur la place fruitière du marché, ses canaux luisants comme des

17) «Il [=Le beau train violent, si rude et si pressé] siffle, quel appel, vers quelle heureuse Asie ! / Ah ! ce sifflet strident, crieur des beaux départs ! / Moi aussi, m'en aller vers d'autres quelque part, / Ô maître de l'ardente et sourde frénésie !...» (p. 45).

18) *La Domination*, Calmann-Lévy, 1905. V. surtout pp. 57-60.

paquets d'eau, sa belle Meuse étincelante» (pp. 79-80). Telle est la «poésie des noms» selon Mme de Noailles, exempte de son principe de déception où la rêverie onomastique n'apporte qu'un imaginaire incompatible avec la réalité.

Ainsi, il est possible que ces deux textes aient influencé l'écriture de «Noms de pays : le nom». Malgré tout, les manuscrits «brûlé[s]» en seraient probablement un avant-texte. Or, comme Proust le note dans la lettre, il ne s'agit pas seulement de l'écriture, mais également du motif de celle-ci. Les deux écrivains traitent du même sujet, le voyage. La sincérité de l'aspiration ou de l'attachement au pays à visiter a pu aussi intimement rapprocher leurs textes. Il faut «descend[re], écrit-il, longuement et profondément en soi-même au cœur de son cœur» pour «trouv[er] une expression différente et entièrement individuelle». La question de l'écriture dépend aussi du traitement du sujet.

III. Origine et évolution du sujet des Noms

Les deux ouvrages d'Anna de Noailles partagent le sujet du voyage avec l'épisode des «Noms de pays». Mais leurs conceptions ne sont pas tout à fait identiques. Si l'image d'une ville chez Mme de Noailles se base sur une réalité culturelle ou géographique du pays, les rêveries de la *Recherche* présentent en théorie l'image illusoire d'une ville, que le nom crée ; le principe de l'épisode est que la rêverie prépare la désillusion du voyage¹⁹⁾. Or les deux noms bretons sont bien liés à cette antithèse du rêve et de la réalité. Même si le sujet des Noms remonte jusqu'à *Jean*, la charpente de l'épisode peut ne pas encore être établie. Il nous semble que l'idée d'opposition ne complète le sujet des Noms que tardivement avec les deux noms bretons. Nous allons donc considérer, dans les textes antérieurs au *Sainte-Beuve*, l'évolution du sujet.

Il y a trois étapes notables : *Jean Santeuil*, la préface pour *La Bible d'Amiens* et le compte rendu intitulé «Journées de lecture». Remontons d'abord à l'origine du sujet qui serait, dans *Jean*, un fragment appelé «Dîner en ville» par l'éditeur, qui se place dans la section de «Villes de garnison». Le héros, installé dans la garnison à Orléans, est invité à dîner par le lieutenant. En préparant son départ, il se représente l'arrivée au «Café du Loiret», puis au «joli cabinet avec le beau feu flambant». Et il est saisi par le désir de Rembrandt. Le récit glisse alors largement vers le désir de la forêt d'automne, surtout celle de «Fontainebleau²⁰⁾».

19) Toutefois, chaque tableau de ville conserve plus ou moins, sous l'imaginaire onomastique, une réalité géographique. V. notre étude : «La réalité géographique de la rêverie sur les noms de pays dans *À la recherche du temps perdu* — intertextualité ou caractéristique du pays ?», *Études de langue et littérature françaises du Kansai*, n° 13, 2007, pp. 59-69, en japonais.

20) Éd. établie par Pierre Clarac, Gallimard, «Pléiade», 1971, pp. 569-573. Kolb y reconnaît le germe de la «poésie des noms». V. «Historique ...», *art. cit.*, p. 274. Voici le début du récit : «Ceci ne nous arrive-t-il pas aussi pour les lieux ? Aujourd'hui par ce jour d'automne je voudrais voir toute une forêt [...]. Mais je voudrais plus, ce n'est pas seulement une forêt que je voudrais

Le désir pour un lieu, une fois déclenché, pousse Jean à en rêver pleinement au point d'en répéter le nom sans arrêt. On constate ainsi une mise en forme du sujet des Noms. Le nom, individualisant le lieu et le rendant unique au monde, incite à s'y rendre : «Combien alors le plaisir serait plus profond, le besoin étant plus exigeant, plus difficile à satisfaire, puisqu'il n'y a qu'une chose au monde qui peut le satisfaire, un endroit unique, vivant, personnalité qui ne se retrouve à nul autre endroit du monde, faite de l'âge de ses rues, de leur ouverture sur la forêt, des traits des collines, de la figure de la plaine, cette chose unique qu'est un lieu, individualité symbolisée par son nom qui n'est en effet à aucune autre : Fontainebleau, nom doux et doré comme une grappe de raisin soulevée ! Ce lieu auquel je pense tant, que je désire tant voir, existe : [...] Oui, si je prends le train, si je vais là, c'est Fontainebleau que je verrai, ce n'est pas une chose plus ou moins belle, c'est cette chose même, c'est celle qui répond à ce nom qui m'évoque de si belles choses, qui s'appelle vraiment Fontainebleau, qui, quand je marcherai dans ses rues, quand je toucherai de la main ses maisons, quand je passerai entre ses arbres et m'assiérai sur un de ses rochers, pourrais me dire : oui, tu es à Fontainebleau, tout ceci est Fontainebleau²¹⁾ » (pp. 570-571). Ici, on trouve, avec des éléments réalistes comme géographiques sur le lieu, un imaginaire onomastique dans une écriture identique à celle des rêveries de la *Recherche* («Fontainebleau, nom doux et doré comme une grappe de raisin soulevée !»). Toutefois, on ne voit pas encore, à ce stade, le leitmotiv du sujet dans le futur roman : la désillusion face au lieu réel visité.

Quant à la «préface du traducteur» de *La Bible d'Amiens*, publiée en février 1904, Proust y effleure le sujet des Noms à titre d'observations sur l'«idolâtrie». Dans la dernière des quatre sections, séparément rédigées, de la préface, il renforce sa critique de Ruskin en citant des exemples : «Mais au plus vif de mon plaisir je me demande si l'incomparable causeur [...] ne pêch[e] pas également par l'insincérité ; [...] et si le fait qu'une maison ait été habitée par Balzac [...] la rend plus belle. Devons-nous vraiment, autrement que pour lui faire un compliment esthétique honorer une personne parce qu'elle s'appelle Bathilde comme l'héroïne de Lucien Leuwen²²⁾ ?» Il ne traite pas directement des Noms. Mais, en 1904, du moins en tant que danger idolâtrique, il connaît déjà le côté fantasmatique des Noms. Ce n'est plus, comme dans *Jean*, la poésie onomastique pour admirer le lieu, mais l'observation sagace d'un nom tel que «Bathilde» qu'on peut constater dans les années d'études de Ruskin²³⁾.

voir, c'est Fontainebleau » (p. 570).

21) Après cette citation, l'individualité du lieu sera encore soulignée par plusieurs phrases. Et le nom de «Fontainebleau» continue à se répéter (p. 571).

22) *La Bible d'Amiens*, «IV. Post-Scriptum», Mercure de France, 1904, pp. 87-88.

23) Une autre section «II. Notre-Dame d'Amiens selon Ruskin», prépubliée en 1900, ne traite ni de

Enfin, les «Journées de lecture» est un compte rendu, paru le 20 mars 1907 dans *Le Figaro*, sur les *Mémoires* (publiés de 1907 à 1908) de la comtesse de Boigne. Elles annoncent déjà plusieurs thèmes de la *Recherche*. Ce serait la première fois que Proust traite de la question onomastique en opposant rêve et réalité : «Sans doute bien souvent cette impression moyenâgeuse donnée par leurs noms ne résiste pas à la fréquentation de ceux qui les portent et qui n'en ont ni gardé ni compris la poésie ; mais peut-on raisonnablement demander aux hommes de se montrer dignes de leur nom quand les choses les plus belles ont tant de peine à ne pas être inégales au leur, quand il n'est pas un pays, pas une cité, pas un fleuve dont la vue puisse assouvir le désir de rêve que son nom avait fait naître en nous ? La sagesse serait de remplacer toutes les relations mondaines et beaucoup de voyages par la lecture de l'Almanach de Gotha et de l'Indicateur des chemins de fer²⁴⁾...». Remarquable est l'attention aux catalogues de noms qui seront repris dans la *Recherche*. Elle corrobore l'achèvement du contraste entre illusion et désillusion. On voit aussi la synthèse thématique des Noms de personnes et de lieux. D'ici, le *Sainte-Beuve* n'est pas trop loin.

Ainsi, dès le texte de *Jean*, on trouve, avec une même écriture sublimée par les vocatifs, le même sujet de l'aspiration ou de l'attachement au pays que chez Mme de Noailles. Cependant, encore une fois, à l'époque de *Jean*, comme le prouvent ses écrits et ses lettres, Proust s'intéressait moins à «une vieille ville provinciale, balzacienne, intacte» (lettre à É. Mâle en août 1907 ; *Lettres*, p. 408) telle que «Quimperlé» et «Pont-Aven», qu'à l'Océan déchaîné. Il est donc possible que seule l'idée de poésie toponymique eût précédé la lecture des textes de Mme de Noailles. Et le brouillon détruit a pu être rédigé plus tard, après la «découverte des Noms» qui veut dire ici celle de leur côté illusoire et décevant²⁵⁾. On est ainsi tenté de situer le texte en question plutôt dans le cadre du *Sainte-Beuve*.

Or il y a une lettre qui nous permet de confirmer ce raisonnement. C'est une réponse à Daniel Halévy qui lui a recommandé de lire les *Cahiers de la*

l'idolâtrie, ni des Noms. Ruskin est admiré comme un bon guide qui permet de visiter des lieux décrits dans un livre. Là, Proust touche à l'illusion livresque, et non pas onomastique : «Les indications que les écrivains nous donnent dans leurs œuvres sur les lieux qu'ils ont aimés sont souvent si vagues que les pèlerinages que nous y essayons en gardant quelque chose d'incertain et d'hésitant et comme la peur d'avoir été illusoire. [...] Voilà un genre de déboires que vous n'aurez pas à redouter avec Ruskin, à Amiens surtout ; [...]» (*ibid.*, p. 18). Or, dans «Sur la lecture», publié en juin 1905, qui sera la préface de *Sésame et les lys* (1906), il cite des vers de *L'Ombre des jours* de Mme de Noailles, qui contiennent deux noms de rivières : «[...] / Les pays de l'Aisne et de l'Oise.» Mais il n'est pas question de l'illusion des Noms. Cf. CSB, éd. Clarac, p. 178.

24) CSB, éd. Clarac, p. 531. Sur la signification du compte rendu, cf. *RTP*, I, Notice, pp. 1250-1251.

25) Cf. Roland Barthes, «Proust et les noms», *Œuvres complètes*, IV, Seuil, 2002, p. 69. Selon J. Yoshida, c'est le Cahier 5 qui traite, pour la première fois, de déception. Il s'agit des monuments d'Italie et de la «Cathédrale de Chartres» (f° 53 r°). *Étude sur les manuscrits d'À la recherche du temps perdu*, Tokyo, Heibonsha, 1993, pp. 164-165, en japonais.

quinzaine. En parlant de l'article de Charles Péguy, paru le 6 octobre 1907, qu'il a reçu, Proust évoque à la fin sa rédaction d'un texte sur les noms de lieux. Et il s'inquiète encore ici de l'imitation du style : « P. S. / [à la ligne] Voilà que j'ai changé *un tout petit peu* sur l'affreux Péguy. J'ai en commun avec lui, (à être ennuyé d'y trouver ce que je n'oserai plus publier de peur d'avoir l'air de l'avoir pris là, quoique très différent) un certain sentiment de la géométrie de la terre, des villages. Mais mon idée est au fond très différente. C'est très joli ce qu'il dit sur les villages. Sur les *noms* j'ai écrit également des choses presque pareilles²⁶⁾. » Ce texte ne serait-il pas celui mentionné en mars 1908 ? En considérant les dates de parution de la revue de Péguy et de la nouvelle d'Halévy, *Un Épisode*, dont ils parlent, les éditeurs situent la lettre entre mi-octobre et mi-décembre 1907²⁷⁾. Cette période n'est-elle pas liée aux 75 feuillets disparus pour le projet du *Sainte-Beuve*²⁸⁾ ? On en trouve en effet un indice au début de 1908.

De notre point de vue, on pourrait ainsi formuler une autre hypothèse que celle de Kolb. Peut-être Proust a-t-il supprimé un texte, mais concernant l'écriture toponymique, ne voulait-il pas dire que c'est dans le fragment sur « Fontainebleau » qu'il l'avait utilisée avant Mme de Noailles ? C'est ce que suggèrent ses discours sur les villes bretonnes « Quimperlé » et « Pont-Aven ».

(maître assistant à l'Université Ritsumeikan)

26) *Correspondance avec Daniel Halévy*, éditée par Anne Borrel et Jean-Pierre Halévy, Éd. de Fallois, 1992, p. 97. Sur l'article de Péguy, il s'agit du 1^{er} cahier de la 9^e série : « De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle » ; cf. p. 95, n. 39 et p. 97, n. 48 : « [...] ces noms si parfaitement beaux, Blois, Chenonceaux, Chambord, Langeais ; tant d'autres : mais pourquoi remplir un cahier de noms dont on ferait tout un indicateur de chemin de fer ; Beaugency, Amboise, Valençay, Ussé ; [...] » (*Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, Gallimard, « Pléiade », t. II, 1988, p. 773). Or, traitant dans un texte inédit, rédigé en été 1907, de l'écriture toponymique de Mme de Noailles, Péguy considère en critique la « Beauté de la France » et l'épigramme de Michelet dans ses *Éblouissements* (*ibid.*, pp. 775 sqq.).

27) Cf. *Corr. avec D. Halévy*, p. 95 et n. 39. A. Borrel signale que le Cahier 4 comporte l'expression « géométrie de la terre » avec « Quimperlé » (p. 97, n. 47 et 48). Et, comme on l'a déjà vu, le Cahier 5 évoque « Pont-Aven ». Cf. aussi Tadié, *op. cit.*, p. 601, n. 4.

28) Bernard Brun vérifie, sur la datation du Cahier 4 par Borrel, que cette période ne l'avance pas, et que l'on pourrait y rattacher la rédaction des 75 feuillets, que le texte de Proust précède celui de Péguy ou non. Cf. « La Datation des cahiers de brouillon de Marcel Proust : un détail », *Bulletin Marcel Proust*, n° 44, 1994, p. 125.